

JOHN NARAYAN
***JOHN DEWEY: THE
GLOBAL PUBLIC
AND ITS PROBLEMS***

MANCHESTER,
MANCHESTER UNIVERSITY
PRESS, 2016

RECENSION PAR NIKOLAOS
MAROUPAS

John Dewey n'a pas toujours été le philosophe politique que ses disciples et commentateurs contemporains voient en lui. Sa neutralité politique, bien que non-fondée, fut un sous-entendu qui, comme une idée reçue accompagnant tout philosophe universitaire universel, attendait patiemment l'arrivée du XXI^e siècle pour sa définitive remise en cause. Pourquoi attendre aussi longtemps pour accepter ce qui est paradoxalement fondamental non seulement pour la compréhension de la philosophie de Dewey mais pour la compréhension même du pragmatisme ? Si aujourd'hui un Dewey politique, voire partisan, fait de plus en plus consensus quelles sont les conditions qui ont libéré ce potentiel de la pensée du philosophe pragmatiste ?

John Narayan consacre son ouvrage à un aspect de la pensée de Dewey qui dans son déploiement répond à cette interrogation. Dewey serait le philosophe d'une démocratie qui sauve, la démocratie étant radicale dans toutes ses dimensions, et un philosophe sauveur de la démocratie, un philosophe qui cherche à la démocratie de nouvelles voies qui relieraient le local de la vie associative au global de la multiplicité des associations. Dans ce sens et sous l'écho d'un public éclipsé, John Narayan, entre la vénération et la diabolisation de la mondialisation, choisit, en recourant à la philosophie de Dewey, une troisième voie, celle de sa symbolisation. La mondialisation, en tant que condition physique du fait associatif des activités humaines, nécessite des symboles qui lui souffleraient la condition morale qui y sèmerait la graine démocratique. Le déficit démocratique qui couvre comme une poussière les effets de la mondialisation serait, selon la lecture de Narayan, le symptôme de l'éclipse d'un public qui correspondrait aux conséquences d'une Grande Société qui ne connaît plus de frontières. « Le public mondial et ses problèmes », *The Global Public et its Problems*, est l'œuvre qui, en étant le reflet d'un de plus importants ouvrages de Dewey, *Le public et ses problèmes*, ambitionne d'introduire à la mondialisation contemporaine et ses effets une réponse selon la foi que les maux dont souffre la démocratie ne peuvent se soigner que par davantage de démocratie (p. 39).

C'est ainsi que l'étiquette d'un penseur apolitique (p. 75), pour ne pas dire réactionnaire (p. 2 et p. 75), se détache au fur et à mesure que l'on procède à la lecture de cet ouvrage. S'il est vrai qu'il y a à peine trente ans l'intérêt sur la pensée de Dewey semblait se limiter à sa pédagogie, les récents travaux, dans lesquels s'inscrit *The Global Public et its Problems*, s'intéressent de plus en plus à Dewey en tant que philosophe politique où l'être politique et le philosophe s'accordent non seulement sur les prémisses généraux d'une approche démocratique, mais assurent la cohérence et la consistance d'une conduite politique bien déterminée (p. 76), dans les frontières certes de l'expérimentation en tant que méthode démocratique.

Pour notre auteur la pensée sexagénaire de Dewey, malgré ses rides, reste performante eu égard au contexte de la démocratie américaine et, surtout, à celui de la démocratie du point de vue des relations internationales. La situation actuelle paraît, écrit Narayan, malgré le nazisme, le Vietnam, ou même internet, étrangement similaire à celle qui encadra la publication du *Public et ses problèmes* : les États occidentaux continuent à contrôler l'économie mondiale et les institutions internationales ; le libéralisme économique et sa conception de liberté reste hégémonique aussi bien dans le contexte internationale que domestique ; les inégalités au sein de la nation ne cessent d'augmenter et la montée des nationalismes bouleverse à nouveau l'arène politique (p. 123). Les années 2010 se déguisent en années 1930 et il nous faut, par conséquent, un arsenal démocratique solide afin d'éviter que les années 2020 ne s'inspirent des années 1940. Le contexte de la réactualisation de la pensée de Dewey est un contexte d'une démocratie internationale menacée.

Dans un tel contexte, Narayan essaye de nous faire découvrir un penseur global, un philosophe non seulement universel, mais un philosophe de l'universel. C'est la raison pour laquelle il ne cesse de nous rappeler que pour Dewey la Grande Société, qui était depuis longtemps le contexte de la démocratie, prend la forme d'une interdépendance transnationale. Cette nature mondialisante de la société

réclamait une pratique démocratique dont la pensée sur ses conséquences et sur son contexte devait embrasser le global. Cette préoccupation constante révèle l'idée centrale qui inspire l'ouvrage de John Narayan, l'interdépendance de la démocratie locale et de la démocratie mondiale (p.129). La démocratie locale aboutirait dans son expansion internationale à la démocratie mondiale qui enrichirait les conditions favorables de la première.

John Narayan monnaie cette conclusion générale en quatre leçons majeures extraites d'une lecture poussée des écrits de Dewey. Bien que sa bibliographie est riche, il situe au cœur de la pensée politique de Dewey deux ouvrages importants de ce dernier : *The Public and its Problems* (1927/2010) et *Liberalism and Social Action* (1935/2014). Ces ouvrages, tout en communiquant avec d'autres textes et articles de Dewey, constituent le pilier où se greffe une pensée politique qui paraît, pour John Narayan, cohérente et contemporaine, résumée en ces quatre leçons.

La première leçon consiste en la négation d'une approche spontanéiste de la démocratie. La Grande Société, c'est-à-dire le monde tel qu'il est décrit dans sa dimension physique, ne contient sa dimension morale – c'est dans cette dimension où demeure la démocratie – qu'en perspective. Nous vivons bel et bien dans une société mondiale, mais nos valeurs, nos idéaux, nos identités ne sont pas nécessairement mondialisés (p.104). Tout comme interdépendance ne signifie pas coopération, la société ne constitue pas automatiquement une communauté. C'est ici la problématique qui inspire l'ouvrage de John Narayan. S'il n'y pas de démocratie sans communauté – le lien étymologique entre commun, communication et communauté étant pour Dewey substantiel – il ne peut avoir de démocratie mondiale sans la reconstruction de la Grande Société en Grande Communauté.

La deuxième leçon porte sur le lien entre la Grande Communauté, c'est-à-dire la démocratie mondiale, et la démocratie nationale. Si Dewey était tout sauf étatiste, il ne voyait pas non plus l'avènement

de la démocratie mondiale comme étant l'accomplissement d'une démocratie post-westphalienne. L'appartenance culturelle à la nation et sa fusion politique dans l'État ne devaient pas être ignorées (p. 107). Ainsi John Narayan suggère que la nation devait non seulement survivre, mais être le pivot de la démocratie mondiale (p. 109). Le rapport du national au mondial est donc un rapport d'expansion. Ici l'auteur ne dessine pas seulement la ligne qui va du local au global, mais il fait de la nation, et donc de l'État, un point important de cette ligne.

Cette ligne part pourtant du local. La démocratie, et cela est la troisième leçon, commence à la maison, le quartier, la commune. Jeffersonien quant à cet aspect de la démocratie, comme le rappelle Robert Westbrook (1991 : 455), Dewey attache la réussite de la démocratie politique, c'est-à-dire la formation du public, à la démocratie comme mode de vie. La qualité démocratique des relations de face-à-face est le pivot des relations indirectes. Le local étant fondamentalement affecté par les dimensions nationales et internationales du monde contemporain, l'importance de maintenir le mode de vie démocratique est cruciale (p. 110). Une telle ambition se concrétise dans les écrits de Dewey au-delà d'un simple souhait. Il ne s'agit pas de promouvoir la démocratie comme mode de vie seulement par la garantie d'une liberté politique, mais par la promotion d'une liberté coopérative et une coopération volontaire. C'est l'esprit coopératif qui encadrera l'émergence des publics capables de lutter contre leur éparpillement et voués à la formation d'un public à l'origine de la démocratie nationale et, par son expansion, à la démocratie mondiale.

L'importance accordée aux individus et leurs relations correspond à une approche *bottom-up* de la démocratie. Pourtant cette approche est, malgré sa cohérence morale avec les idéaux démocratiques, insuffisante. Un certain interventionnisme de l'État serait donc nécessaire. Le système éducatif national serait, par exemple, non seulement le lieu où nous nous préparons aux exigences du marché de travail, mais un terrain où nous pouvons cultiver, positivement et d'une manière constructive, le mode de vie démocratique (p. 113).

L'école mérite donc des réformes qui la pousseraient à rompre avec des habitudes qui brisent le sentiment de l'appartenance commune à une communauté. À travers la diffusion des habitudes de ce que Dewey appelle l'intelligence sociale, à savoir la capacité d'agir d'une manière coopérative et non-absolutiste, l'école deviendra le pilier et la garantie du rapport d'une démocratie locale épanouie à une démocratie mondiale généralisée (p. 114).

Or si l'État est encouragé à produire les réformes nécessaires à la diffusion des habitudes démocratiques, le *démocratisme* de Dewey s'ouvre pour Narayan à un socialisme. En suivant l'ouvrage *Liberalism and Social Action*, Narayan adopte les conclusions de Dewey et les élève à une version du socialisme qui est à la fois démocratique et providentiel. Fidèle à la reconstruction des notions ayant une place hégémonique au sein de la matrice culturelle, Dewey souligne la confusion que sème le concept du libéralisme. En niant la relativité historique de la liberté, les idées du capitalisme du laissez-faire se concentrent à une liberté statique qui, ayant émergé des revendications entrepreneuriales, voit tout ajustement démocratique comme une menace. Pourtant, en suivant Dewey, la liberté étant en réalité un pouvoir effectif de faire des choses spécifiques, l'ajustement démocratique n'est pas une menace à la liberté, mais une menace à un pouvoir, à savoir le pouvoir de la classe dominante sur les classes dominées. Si le libéralisme est un mouvement de distribution du pouvoir selon les principes démocratiques, il n'est guère menacé par des réformes redistributives, mais par l'absence de telles réformes. Cela se traduit selon Narayan par un socialisme démocratique qui, se trouvant dans le cœur d'un libéralisme en perpétuel reconstruction, prend une allure providentielle.

Il est vrai que Dewey écrit de nombreux articles prônant des réformes réorientant l'économie américaine vers une économie de plus en plus socialiste et un socialisme de plus en plus démocratique. Ses propositions, au-delà la réforme éducative, comprenaient l'augmentation des taxes, la nationalisation des industries, la création

des travaux publics (p. 86). Ces propositions, qui peuvent pour certains paraître circonstanciées et contextuelles, illustrent, pour John Narayan, d'un côté l'attachement de la pensée de Dewey au socialisme démocratique, et, de l'autre, l'importance de la démocratie nationale, aussi bien dans son rapport à la démocratie mondiale, comme nous avons vu précédemment, que dans celui de la démocratie comme mode de vie. Elles illustrent aussi la quatrième leçon extraite par John Narayan, l'incompatibilité de la démocratie bourgeoise avec la démocratie créatrice, cette dernière étant la démocratie qui se fie aux capacités des hommes à résoudre collectivement les problèmes et à dessiner une politique sociale (p. 85).

La démocratie bourgeoise, en tant que formation économique, culturelle et politique est fondamentalement contradictoire quant aux aspirations d'une démocratie créatrice, locale ou globale. La vitalité du local est ainsi perpétuellement menacée non seulement par les inégalités qui confirment le *statu quo*, mais surtout par la diffusion d'une idéologie silencieuse qui les justifie sous formes d'habitudes. Le culte du profit, l'individualisme pécuniaire, le libéralisme apologétique mettent le ton dans la matrice culturelle qui, malgré le progrès technologique et scientifique, tourne autour des idéaux moraux pré-industriels, préscientifiques et pré-technologiques (p. 77). L'ère scientifique demande des habitudes sociales conformes à ses aspirations. L'esprit coopératif, l'expérimentation, la communication doivent, à l'instar des sciences naturelles, constituer un socle solide d'habitudes sociales qui ouvrirait la voie à un mode de vie personnel (p. 79). Dans cette perspective, l'intelligence sociale n'est autre que l'alliance entre la méthode démocratique et la méthode scientifique (p. 78). Or les idées culturelles de l'individualisme pécuniaire, de la liberté statique et du profit sont largement antithétiques avec les habitudes démocratiques de l'intelligence sociale (p. 115). La démocratie bourgeoise se construit aux antipodes de ce nouvel esprit politique et le capitalisme serait même incapable de finalités démocratiques (p. 89).

Au niveau international, la doctrine du capitalisme financier ne peut prétendre au libéralisme qu'en faisant fi du régime impérialiste qui s'est installé entre les pays du nord et les pays du sud (p. 115). À la place de la coopération internationale, cette doctrine, malgré son soi-disant attachement aux valeurs universelles de la démocratie, cultive l'isolationnisme et l'anti-cosmopolitisme. Le nationalisme et les tragédies qui lui sont associés en sont la conséquence. Ainsi, comme l'écrit John Narayan, qui d'ailleurs n'hésite pas à employer des termes polémiques, le spectre de la démocratie bourgeoise doit être exorcisé (p. 115). Tant que son idéologie reste hégémonique et les inégalités généralisées, la démocratie, locale ou globale, est vouée à échouer (p. 116).

L'image que John Narayan offre de Dewey peut paraître polémique. Anti-capitaliste, socialiste, critique de l'idéologie libérale, un tel Dewey contredit ses critiques les plus notoires. Pour Max Horkheimer ou Bernard Russell par exemple, Dewey, tout comme William James, n'est qu'un penseur de la culture bourgeoise, un défenseur du capitalisme et de son idéologie. Pourtant Narayan n'a fait que suivre Dewey et ses textes à la lettre. Il met en évidence une bibliographie polémique et une biographie militante. C'est vrai que le chiasme entre bibliographie et biographie prête parfois à des conclusions erronées, mais Narayan soutient jusqu'au bout aussi bien sa démonstration que son interprétation. L'intégration, par exemple, des textes de Dewey portant sur des réformes spécifiques dans le cœur de sa pensée politique peut faire l'objet d'un véritable débat. Si le général part du contextuel cela ne signifie pas pour autant qu'ils coïncident. Une philosophie de l'histoire n'est indéterministe que par des discontinuités. Cela s'applique aussi à l'histoire de la philosophie où l'événementiel rompt avec l'éventuel. Pourtant, John Narayan, convaincu – et convaincant – que la pensée politique de Dewey est une pensée concrète, ne pouvait que valoriser l'expression des réformes proposées par le philosophe américain.

The Global Public and Its Problems est un ouvrage qui peut tout d'abord initier ses lecteurs à la pensée politique de Dewey. À partir de l'ouvrage auquel il fait référence, John Narayan décrit le processus expérimental qui guide le philosophe américain à son exercice de reconstruction. L'État ou la liberté abandonnent leur statut mythique pour retrouver leur nature expérimentale et occupent, une fois reconstruits, leur rôle positif dans la formation des habitudes coopératives et anti-absolutistes, guidant ainsi le changement au sein d'une matrice culturelle évolutive. Malgré ses 175 pages, bibliographie et index compris, l'auteur réussit, non seulement cette démonstration éclairée, mais aussi à faire émerger une nouvelle problématique dans l'univers deweyen. Le rôle de l'État-nation dans la promotion de la démocratie locale et dans son expansion vers la démocratie mondiale. Du local jusqu'au global, Narayan dessine sur le tableau deweyen une ligne continue pourvue d'autant de points que les entités qui constituent des entités culturelles, c'est-à-dire les entités dont les membres partagent des signes et des symboles : la famille, le quartier, la commune, la nation, le monde. Comme l'évoque le titre de l'ouvrage, ce dernier point imposera son regard, et celui-ci est naturellement un regard rétrospectif. C'est la raison pour laquelle le concept de la nation est au cœur de cet ouvrage. À l'ère où le nationalisme semble à nouveau le remède contre la confusion que sème la mondialisation, la réponse deweyenne de Narayan, loin de dévaloriser la nation, est de lui conférer le rôle de la mondialisation des symboles, des valeurs, des idéaux. Il ne faut pas confondre l'importance accordée à la nation avec une sorte de souverainisme. La nation chez Dewey n'est pas souveraine. Elle est la conséquence de l'interdépendance, ou plutôt le produit culturel de l'interdépendance, et, en tant que tel, elle constitue l'entité d'une nouvelle interdépendance, cette fois-ci internationale, afin d'aboutir à la Grande Communauté comme un nouveau produit culturel.

BIBLIOGRAPHIE

DEWEY John (1927/2010), *Le Public et ses problèmes*, Paris, Gallimard.

DEWEY John (1935/2014), *Après le libéralisme ?*, Paris, Flammarion-Climats.

WESTBROOK Robert (1991), *John Dewey and American Democracy*, New York, Cornell University Press.